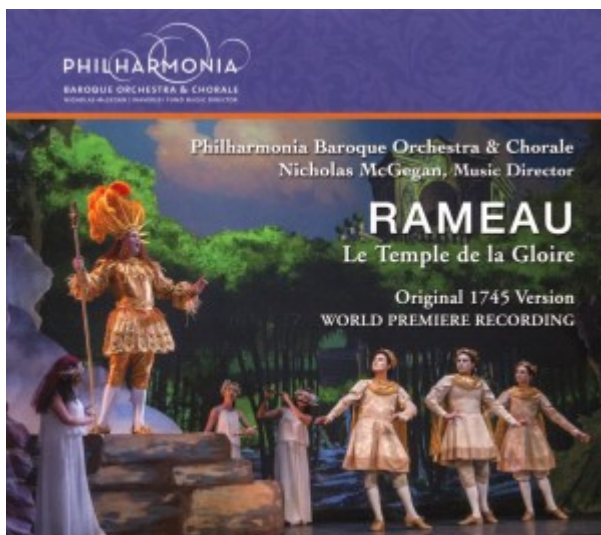


CD, critique. RAMEAU : Le Temple de la Gloire (McGegan, Berkeley, 2017 – 2 cd Philharmonia Baroque Orchestra)

CD, critique. RAMEAU : Le Temple de la Gloire (McGegan, Berkeley, 2017 – 2 cd Philharmonia Baroque Orchestra). Concernant un précédent enregistrement haendélien celui-là, et réalisé en 2005 (Atalanta), nous avons déjà souligné la saisissante activité dont était capable la direction de Nicholas McGegan : un vent de renouveau semblant souffler sur les œuvres baroques françaises et européennes, dont l'activité, l'expressivité, le frémissement spontané... contrastaient nettement avec ses homologues français en particulier.



D'emblée ce qui frappe dans cette lecture du Temple de la Gloire, c'est l'éloquente naïveté et la fraîcheur qui sonnent comme improvisées et donnent l'impression délectable que la musique qui s'écoule, se fait au moment de la représentation...

D'autant qu'il s'agit d'un live, saisi sur le vif avec les applaudissements du public américain, et ses réactions en cours de spectacle. La sensibilité intacte du chef britannique porte tout l'édifice. Cette candeur qui s'efforce à chaque mesure, restitue l'étonnante vitalité suggestive d'une musique qui est poétique de la tendresse et de la sensualité ; qui

s'exprime à part, essentiellement instrumentalement, quand Rameau, génie de l'orchestration, diffuse sa mystique de la danse... là où les français cérébralisent, se figent, voire se pétrifient souvent dans une raideur mécanique, – trait remarqué chez beaucoup de chefs actuels, ou se cantonnent à un paraître rigide et corseté.

Il y a bien deux visions de Rameau qui se cristallisent dans la comparaison entre la France et ses interprètes baroqueux, et ce que réalise ici le chef né en 1950, Nicholas McGegan, infatigable ramélien. Pulsions électriques, sens de la phrase, rebonds et couleurs, sans omettre comme on l'a dit, le génie de la danse et le relief des timbres instrumentaux dans chaque intermède ou épisode « orchestral » qui complètent l'action proprement dite...

Voilà qui atteste une étonnante régénération de l'approche ramiste, ... désormais et souvent « hors Hexagone », comme en témoigne aussi l'excellente compréhension actuelle du hongrois Gyorgyi Vasgehyi (depuis Budapest).

En Californie, les troupes du Philharmonia Baroque Orchestra... McGEGAN : le vent nouveau américain au service du Baroque français

Flûtes et cors, cordes et vents s'enivrent, s'exaltent dans cette esthétique infiniment pastorale qui s'autorise d'amples développements purement orchestraux, dont seul Rameau a le secret : l'ouverture et les tableaux de glorification de Trajan (III) l'expriment totalement : le Dijonais aime surtout

s'alanguir et s'épancher à l'évocation d'une nature idyllique préfigurant en ses miracles panthéistes Haydn ... et sa Création.

Comme il faut bien débiter dans la ténèbre jalouse, Rameau imagine dans le prologue un formidable combat ; celui déjà conditionné entre l'Envie, rageuse, haineuse et Apollon, magnifique astre solaire qui est ici à la cour de Louis XV, une belle référence à Louis XIV, son arrière grand père, et le créateur au siècle précédent du Versailles palatial, éclatant. La fièvre de Rameau, son éloquence dramatique sont inscrits par un relief saisissant que McGegan réactive à chaque mesure, sachant s'approfondir et se précipiter. Tout le drame qui va se jouer, justifie l'édification du temple éblouissant, apollinien, celui tant convoité de la gloire ; car va paraître le héros que le monde attend et qui se révélera dans l'acte III (sous la figure de Trajan, mais un Trajan, égal de Titus, et comme lui digne de clémence, vertu des plus sages).

Rares les héros dignes de l'édifice et de sa symbolique vertueuse. Au premier acte paraît le vaniteux Belus (impeccable et convaincant Philippe-Nicolas MARTIN), vainqueur des peuples de Lydie laquelle pourtant l'aime (comme Elvira aime Don Giovanni : d'une passion quasi masochiste). C'est que le héros ici vainqueur a perdu toute humanité. Il est devenu barbare, véritable tyran ; verrue immonde et arrogante... qu'Apollon foudroie illico en lui refusant l'accès au Temple de la gloire. Ainsi sont châtiés, les faux héros qui ne sont que banals, misérables, furieux.

Les chœurs soignent leur articulation ; les instrumentistes du Philharmonia Baroque redouble de rondeur heureuse, de vitalité nourrie de saine tendresse et de fraîche aspérités qui colorent la restitution de la version originale de 1745 avec une sincérité stimulante.

Aux portes du temple de la gloire, le grand prêtre surveille les entrées. Même Bacchus (acte II) si fier et fanfaron (un

peu juste Artavazd Sargsyan) ne peut y pénétrer : trop de raillerie, de suffisant orgueil, lui aussi, de suffisance méprisable, et de certitude affichée, quand bien même, il est adoré par Érigone, le dieu des plaisirs n'est pas persona grata. Lui aussi est écarté du Temple... Presque à défaut et de façon expéditive, la gloire lui rend ses hommages, en fin d'action, reconnaissant cependant que son ivresse procure aux mortels le pur bonheur terrestre. Mais cela ne suffit.

L'acte III apporte la clé d'un ouvrage faussement disparate dont les actes si divers en vérité se répondent.

Pour mériter la gloire immortelle et non les vaines grandeurs, le héros vainqueur et triomphant doit être Clément ; ainsi Trajan (efficace Aaron Sheehen) soumettant les 5 Parthes à Artaxarte sait leur pardonner et susciter les palmes de la gloire qui descend des cieux et couronne enfin celui qu'on attendait (soit Louis XV commanditaire et protecteur de Rameau en 1745).

Pour lui l'admiration des peuples vainqueurs et vaincus, l'amour de Plautine. Ainsi, déjà au milieu du siècle, les Lumières éblouissant à Versailles dans cette leçon de sagesse où Rameau et son librettiste en toute fantaisie



font un Trajan proche de... Titus (le délice du genre humain et du monde) : celui-la même qui en 1791 à l'extrémité du cycle, inspire Mozart pour son ultime seria (la bien nommée « Clémence de Titus »). Ainsi un seul héros, Louis XV, fait le bonheur du monde et vertueux parmi les héros, a la capacité de pénétrer dans le Temple tant désiré. **Nicholas McGegan** défend cette fresque versaillaise antiquisante et très morale avec le feu, le panache et la tendre générosité qui l'inspire, du début à la fin : en particulier dans les danses si nombreuses ici et qui portent l'émancipation et la volonté de prééminence de la musique pure sur le drame qui n'est que prétexte.

Palpitant.

VOIR aussi le reportage vidéo du Temple de la Gloire de Rameau à Berkeley, en avril 2017, par Nicholas McGegan

https://www.youtube.com/watch?time_continue=14&v=bmSzNDLmSMY

CD, critique. RAMEAU : Le Temple de la Gloire (McGegan, Berkeley, 2017 – 2 cd Philharmonia Baroque Orchestra)

JEAN-PHILIPPE RAMEAU
Le Temple de la Gloire
(The Temple of Glory)

Opera in three acts with a prologue

Libretto by Voltaire

Original 1745 Version

PHILHARMONIA BAROQUE ORCHESTRA & CHORALE
Nicholas McGegan, music director and conductor
Bruce Lamott, chorale director

Marc Labonnette, baritone
Philippe-Nicolas Martin, baritone
Camille Ortiz, soprano
Gabrielle Philiponet, soprano
Chantal Santon-Jeffery, soprano
Artavazd Sargsyan, haute-contre
Aaron Sheehan, haute-contre
Tonia d'Amelio, soprano

Recorded live at Cal Performances, Zellerbach Hall, U.C.
Berkeley, CA | April 28, 29 & 30, 2017. © and 2018
Philharmonia Baroque Productions™

Cd, critique. MOZART : ZAIDE. Classical Opera. Ian Page (1 cd Signum classics, 2016)

Cd, critique. MOZART : ZAIDE. Classical Opera. Ian Page (1 cd Signum classics, 2016). L'orchestre CLASSICAL OPERA réunissant quelques uns des meilleurs instrumentistes britanniques actuels par le chef mordant, nerveux, d'une exceptionnelle direction détaillée et aérienne, **Ian PAGE**, – fondateur de la formation, réussissent un ZAIDE de première qualité : la tenue permanente de l'orchestre demeure vivace, palpitante, électrisée, et aussi d'une flexibilité expressive d'un galbe inouï c'est à dire d'une sonorité à la fois vivante, voire trépidante, et pourtant colorée, détaillée, poétiquement profonde.



Le sujet met en scène des européens (Gomatz, Zaide) réduits en esclavage par le sultan Soliman : une préfiguration de ce que dénoncera L'Enlèvement au Sérail : l'amour souverain contre toute forme d'arbitraire tyrannique.

Ian Page reconstitue la matière dramatique de cet opéra qui

devait être en 2 actes, avec son ouverture emprunté à Thamos, roi d'Égypte.

La lecture force l'admiration par son fini, sa grande cohérence, un son mozartien d'une élégance jamais écoutée à ce jour, sur instruments d'époque.

De surcroît, le plateau réunit des solistes chevronnés, soucieux de la projection et de l'articulation de l'allemand, avec verve, imagination, nuance et intensité.



En Soliman, le ténor **Stuart Jackson** maîtrise idéalement cette nervosité élégante propre au Mozart de la fin des années 1770, sa profondeur et cette lumière noire spécifique à la période où le compositeur émancipé de Salzbourg, recherche un emploi digne de sa valeur, voyageant jusqu'à l' 'épuisement, vivant, éprouvant la douleur la plus intense, comme à Paris en 1778, la mort de sa mère... C'est peu dire que

le génie de Mozart, entre tendresse et fulgurance funèbre, tient à cette profondeur grave, cette sincérité émotionnelle, qui est à la fois tendresse et préscience de la mort, ce gouffre vertigineux, noir, déjà romantique. La sensibilité de Wolfgang sait exprimer le désarroi de l'âme éprouvée jusqu'au vertige ultime qui marie douleur infinie et prémonition funèbre. Ainsi les airs ici de Zaide (touchante voire bouleversante à mesure de l'action, **Sophie Bevan**), qui de tendres versent progressivement dans un infini doloriste, mortifère (air plage 14 « Troslosschluchzet Philome ») qui dans le profil de l'héroïne, préfigure la profondeur tragique de Pamina de la Flûte enchantée. dans un précédent enregistrement, la soprano britannique a enregistré les airs de Sophie Dusseck (cf cd réalisé par Ian Page, « PERFIDO ! »). □ Distinguons entre autresn parmi un cast irréprochable – autre indice de l'intuition infailible du chef-, l'excellent baryton **Jacques Imbrailo** (Allazim).

Ian Page comprend la violence du sentiment de solitaire impuissance, d'absolu dénuement qui traverse le personnage de l'héroïne. (page 15 air « Tiger ! »).

On reste stupéfait par l'économie expressive du chef, sa science du naturel tragique : de fait, où a-t-on écouté telle sonorité ronde et chaude, flexible et expressive, d'un équilibre souverain ? Le finale, quatuor des protagonistes synthétise toute la charge des Napolitains, avec cette tension préclassique, Sturm und Drang, électrique, dont la tension, l'architecture tragique et héroïque annonce les œuvres ultimes (gravitas morale de Titus), et aussi le Fidelio de Beethoven par cette couleur fraternelle, compassionnelle, humaine, propre au Mozart attendri, supérieurement humaniste.

La compréhension du chef Page face à la géographie et à l'imaginaire fraternel mozartien est proprement superlatif. Mozartien, humaniste, le chef l'est totalement. Le maestro inspiré, raffiné, démontre ici tout ce que Zaide apporte d'éléments décisifs dans la maturation du génie mozartien, le menant directement vers son dernier singspiel lui aussi viscéralement traversé par l'esprit et l'idéal des Lumières, La Flûte enchantée de 1791. Lecture superlative.

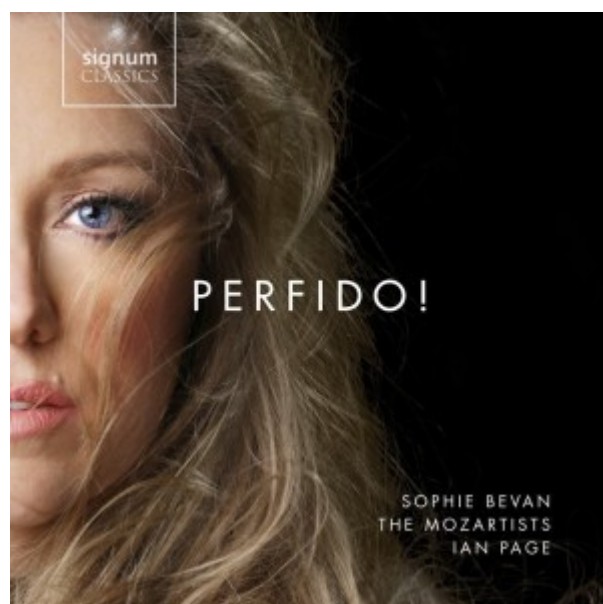


CD, critique. MOZART : ZAIDE. Classical Opera, Ian PAGE (1 cd Signum classics, 2016). Sophie Bevan, Zaide. Allan Clayton, Gomatze. Stuart Jackson, Soliman. Jacques Imbrailo, Allazim. Darren Jeffery, Osmin. Jonathan, McGovern. The Orchestra of Classical Opera. Ian Page, direction.

CD, critique. **PERFIDO : récital lyrique, SOPHIE BEVAN, soprano. The Mozartists. Ian PAGE, direction (1 cd Signum classics)**

CD, critique. **PERFIDO : récital
lyrique, SOPHIE BEVAN, soprano.
The Mozartists. Ian PAGE,
direction (1 cd Signum
classics)**. Voilà un excellent
programme qui souligne combien
Mozart est ... un romantique, le
premier romantique même ; source
électrisant pour le jeune
Beethoven. Véritable alchimiste
et poète du cœur humain, et à
l'époque des Lumières, fin

connaisseur et peintre inégalé du sentiment. Ni démonstratif,
ni décoratif mais juste, son style étincelle par sa vérité. Le
chef **Ian PAGE** et son ensemble **MOZARTISTS** sur instruments
d'époque signent ici un programme tout en sincérité d'autant
car leur geste est ciselés, eux aussi, et d'une mordante
nervosité, jamais alanguis ni ... artificieux (comme peuvent
l'être certains baroqueux français, et non des moindres dans
ce répertoire où la vérité, la mesure, l'équilibre, doivent
prévaloir). Les instrumentistes réunis autour de Ian PAGE
depuis 2017, encore récemment donc, représentent à nos yeux
l'excellence de la musique britannique actuelle, entre
engagement, expression et agilité virtuose. Du vif et du sens.
A chaque mesure.



C'est peu dire que tout chanteur mozartien est un belcantiste en puissance : phrasé, legato, expressivité, intonation filigranée... la britannique **Sophie Bevan** possède tout cela ; dès la première scène, signée **Haydn**, alternant recitatifs et arias, qui s'inscrit dans l'esthétique frénétique, par éclairs et contrastes vifs du ... courant romantique et germanique « *Sturm und drang* » (tempête et passion) : de fait, « **Berenice, che fai** », fulmine, s'extasie, avant de s'effondrer en langueur embrasée, avec des écarts et intervalles vertigineux pour la voix. Versatile, claire, intense, la soprano ne manque pas d'aplomb ni d'autorité.

Sainte tendresse, tragique fièvre de MOZART Ian Page réussit la résurrection du sentiment mozartien dans son ambivalence et sa singularité

Aux côtés de Haydn, très percutant, **les 5 airs mozartiens sélectionnés** ici, forment un festival d'une écriture inouïe; ils se distinguent par leur coupe plus franche encore, l'expression la plus fulgurante du sentiment : de la tendresse et une langueur comme suspendue, nécessitant une belle colorature aussi (premier air d'après Metastase, qui produit

et réussit la langueur attendrie d'Arbace : « **Oh temerario Arbace** », composition unique par sa maturité et là encore sa profondeur juste... née sous la plume d'un gamin de ... 8 ans (!).

Puis voici **Dido / Didone**, saisie dans la trahison qui la crucifie littéralement, pour laquelle Mozart déploie toute les caresses de la compassion la plus humaine ; tendresse encore, qui conduit la Reine de Carthage à se confesser, se murmurant à elle-même l'inavouable tragédie qui est la sienne : le style et l'intonation de la diva, la tenue filigranée des instrumentistes, le souci de la couleur et du caractère intérieur défendu par le chef, sont superlatifs. C'est le seul aria de concert composé pour Mannheim en avril 1778 (Mozart revient de Paris où il a vécu un enfer dont la mort de sa mère), en particulier pour la soprano Dorothea Wendling qui sera la créatrice deux ans plus tard du rôle d'Ilia dans Idomeneo (son 3è opera seria après Lucio Silla et Mitridate). Sur un texte du très moral Metastasia, Mozart éblouit par sa couleur, sa colorature mesurée, qui exprime l'intensité d'une scène de déploration surtout intérieure, à la fois souple et énoncée naturellement (malgré le carcan de son texte)

.
De 1778 toujours, année tragique et sur le plan artistique d'une exceptionnelle maturité, le second air écrit pour la soprano pragoise Josefa Dussek : « **Ah, lo previdi...Ah, t'invola agl'occhi miei** » ; encore une pépite lyrique qui étincelle de mille feux ; où les aigus semblent hisser la soprano au sommet de vertiges vocaux, ivresse émotionnelle et lyrique absolue : plus de tendresse mais un élan éperdu, un état de panique totale, car ici Andromeda qui s'adresse à Euristeus en parlant de Persée son prince sauveur, est victime de l'apparente cruauté de son aimé avec là aussi, un tapis instrumental des plus délicatement ciselés (et énoncé par la finesse des instrumentistes). Ian Page, dans le second recitatif (« Misera ! Invan m'adiro ») creuse davantage ce théâtre intérieur, jusqu'à la résonance d'une inquiétude sourde et irrépressible. Quelle scène d'incandescence

émotionnelle, qui s'achève – Mozart oblige, par un état de tendre aspiration, d'appel absolu à la paix (avec hautbois obligé), en un dernier soupir tout à fait canalisé. Sublime.

« *Bella mia fiamma... Resta o cara* » (K 528) est l'air le plus tardif de cette collection de bijoux mozartiens (1788). Sur un texte tiré de la Cérès Apaisée de Jommelli (Cerere placata), Mozart écrit ainsi le second et dernier air de concert pour Josefa Dussek alors en octobre 1787, à l'époque de la création triomphante de Don Giovanni à Prague. Voici par la voix de Titano (Titan, mortel amoureux de Proserpine) s'adressant à Proserpine et à sa mère, Cérès, l'âme mozartienne exprimant / réalisant comme une mort en direct, un renoncement déchirant : Titano doit renoncer à celle qu'il aime car elle doit rejoindre les enfers, comme épouse de Hadès / Pluton. La subtilité mozartienne atteint ici un sommet, entre inquiétude, terreur, saisissement, sidération. Chanteuse et orchestre scintillent passant par climats et couleurs d'une rare profondeur : Sophie Bevan est très convaincante d'autant qu'elle tient ses aigus, et se soucie du verbe comme de son intelligibilité.

Belle respiration, lumière intérieure, souffle aérien... la prestation des Mozartists montrent qu'ils portent très bien leur nom. Jamais les instruments et l'orchestre n'ont mieux colorer et élucider les paysages introspectifs de l'héroïne qu'ils n'accompagnent pas ; qu'ils portent plutôt, ... soutiennent, apaisent ou électrisent. Une leçon d'éloquence mozartienne.

BEETHOVEN MOZARTIEN... A cette source jaillissante de vérité et d'éclairs sentimentaux, Beethoven souhaitait s'abreuver quand il vient à Vienne en avril 1787. De fait son air « No non turbi, o mio tesoro »... possède déjà toute l'intensité d'un air passionné, ardent, lumineux dans son cheminement éprouvé qui annonce Leonore de Fidelio. Quelle révélation.



Mais le diamant de cette filiation Mozart / Beethoven reste « **Ah perfido** » que Ludwig écrit pour ... Josefa Dussek en 1796, d'une magistrale architecture, entre véhémence et caresse intérieure (le modèle mozartien a été parfaitement assimilé). Après les premières invocations proches de la folie déclarée, puis un épisode de soliloque interrogatif plus intérieur, se déploie la prière

(Per pietà) de l'aimée qui souffre et souhaite la paix (elle aussi)... jusqu'à la mort ; contrairement à ce qui est précisé dans le livret (qui présente chaque air avec moult détails), Beethoven nous semble plus proche dans le caractère, de Mozart, moins de Haydn. La coupe, le sens de la franchise et cette extase languissante introspective sont viscéralement ... mozartiens. Le tact, l'intention et l'agilité à la fois déterminée et tendre de la voix convainquent. Y compris dans la dernière séquence où l'amoureuse se rebiffe (Ah crudel!) en vertiges et intervalles... spectaculaires, maltraitant la voix (pour la rendre davantage expressive). Voilà qui annonce l'urgence et le radicalisme de Fidelio, ses fulgurances. La Fulgurance, voilà ce que Beethoven apprend au contact de la musique mozartienne. La ténacité vocale de la soprano Sophie Bevan se montre à la hauteur d'un programme éblouissant : défi pour l'interprète (il n'est pas sûr que la chanteuse puisse réaliser autant d'airs en un même programme au concert ; réalisé par sessions distinctes, le disque le permet heureusement) ; l'intérêt musicologique et esthétique qui naît dans cette confrontation Haydn, Mozart, Beethoven, est indiscutable. **Programme magistral. Superbement défendu. Qui est plus mozartien aujourd'hui que les MOZARTISTS ?**



CD, critique. PERFIDO : récital lyrique, SOPHIE BEVAN, soprano. The Mozartists. Ian PAGE, direction (1 cd Signum classics). CLIC de CLASSIQUENEWS.

Enregistré en février 2016 à Londres, cet enregistrement qui appartient à présent aux débuts glorieux des MOZARTISTS, demeure l'un des témoignages les plus engagés et les plus crédibles de l'ensemble fondé par Ian Page. Bravo maestro ! A suivre.

CD critique. GIOVANNI LORENZO LULIER : CANTATE E SONATE – Francesca Boncompagni, soprano. Accademia Ottoboni, Marco Ceccato (violoncelle et direction) / 2017 – 1 cd Alpha

**CD critique. GIOVANNI LORENZO LULIER : CANTATE E SONATE –
Francesca Boncompagni, soprano. Accademia Ottoboni, Marco
Ceccato (violoncelle et direction) / Enregistré en novembre
2017 (Italie) – 1 cd Alpha 406**



ALPHA nous régale en entretenant cette flamme pour l'exploration intacte de partitions et de compositeurs baroques oubliés. Voyez ce **Lulier actif à Rome à l'époque des cénacles patriciens, quand au début du XVIII^e**, Corelli marque un

âge d'or musical... qui attire aussi le jeune Haendel. Probable pilier de l'activité artistique privée à Rome, GL Lulier dit « Giovanni del Violone », s'affirme comme compositeur pour la voix (et ici la musique concertante d'où ses Sonates pour violon, violoncelle et continuo).

Les quatre cantates révélées dans ce programme réjouissant (propres aux années 1690) attestent d'un tempérament fort, original, qui aime évidemment la ligne vocale, un certain esthétisme languissant, mais aussi une expressivité qui suit très scrupuleusement les méandres du texte. Lulier sert alors le Cardinal Ottoboni. Comme le peintre Caravage a su répondre au goût réaliste et ténébriste des cardinaux romains un siècle auparavant (dans les années 1590), pour le cardinal Del Monte alors, Lulier, 100 ans plus tard, réchauffe encore ce goût raffiné d'une élite particulièrement cultivée : appréciant fusionner musique et poésie.

Rien n'est négligé. La forme donc, et aussi le sens. Le verbe poétique, à plusieurs lectures évidemment occupe l'écriture de Lulier, familier des nombreuses Académies / Accademie romaines (dont la plus prestigieuse, l'Accademia dell'Arcadia, fondée entre autres par Ottoboni), qui stimulent les amateurs, souvent patriciens, voraces quand à l'idéal esthétique qui associe le mot, le sens, la note. Le sentiment d'amour (Cantate 1 : « Amor, di che tu vuoi »), la passion trahie qui mène au suicide (Cantate 4 : « La Didone » de 1692) sont les sujets qui passionnent la bonne société lettrée réunie en son cénacle ou plutôt académie par le **Cardinal Ottoboni**.

Révéler par ce programme ardemment défendu, Lulier a servi la cour du cardinal Benedetto Pamphili, et a commencé comme

violoniste dans l'orchestre de Corelli. Il fournit aux séances académiques d'Ottoboni, et aussi à ses conversazioni hebdomadaires, cantates et sonates (dans le style corellien... forcément) pour la délectation des auditeurs, une élite bien née. Lulier séduit car il sait expérimenter (écrivant certaines cantates pour voix... et violoncelle, ainsi la cantate déjà citée : « **Amor, di che tu vuoi** », prière à l'élue dont le poète épris, languissant voire en souffrance car captif, loue la beauté des « yeux noirs » qui l'ont ensorcelé : d'où le visuel de couverture...). Lulier inspiré par le poème de Fiduro Maniaco, membre de l'Arcadia, évoque la passion solitaire et fatale de la reine de Carthage, qu'abandonne Enée, à travers un ample lamento, au caractère déploratif et grave. Didon se lamente, maudit puis se suicide (dans l'ultime récitatif).

« **Ferma alato pensier, ferma il tuo volo** » / Suspend, penser ailé ton vol..., créé par le sopraniste castrat du pape le célèbre Andrea Adami, devant Ottoboni en septembre 1693, mêle arioso (au début) et arias majoritairement da capo. La voix articulée, engagée est accompagnée par le continuo avec violoncelle. Le texte évoque les souffrances d'un cœur lui aussi envoûté / emporté, qui supplie Amour / Cupidon d'être offert enfin à ... Tircis. L'écriture est habile, ses figuralismes servent étroitement parcours et labyrinthe amoureux des textes. Voilà une remarquable « révélation » qui justifie totalement le présent cd.

CD critique. GIOVANNI LORENZO LULIER : CANTATE E SONATE – Francesca Boncompagni, soprano. Accademia Ottoboni, Marco Ceccato (violoncelle et direction) / Enregistré en novembre 2017 (Italie) – 1 cd Alpha 406

CD événement, annonce. MOZART : Symphonies n°39, 40 et 41 (« Jupiter ») / Appassionato. Mathieu Herzog, direction (1 cd NAIVE)

CD événement, annonce. MOZART : Symphonies n°39, 40 et 41 (« Jupiter ») / Appassionato. Mathieu Herzog, direction (1 cd NAIVE / parution : 2 novembre 2018). Inattendu et plus que convaincant : jubilatoire ! En ces temps de disettes miraculeuses, quand nous désespérons d'écouter enfin un chef ou un ensemble dignes des pionniers baroqueux, mordant, percutant, surtout poétiquement juste et audacieux, voici, de surcroît chez Mozart, (et le plus difficile, ... celui que l'on croit connaître) un maestro au tempérament exceptionnel, **Mathieu Herzog**, chambriste avéré et baguette ciselée, qui ici nous dévoile avec son ensemble « **Appassionato** » (le bien nommé), une lecture rafraîchissante et très fouillée, des **3 dernières symphonies du divin Mozart** (soit les n°39, 40 et 41 « Jupiter » ; un « oratorio instrumental », selon le dernier Harnoncourt, qui aura laissé le concernant un véritable testament artistique / [LIRE notre critique développée Mozart par Harnoncourt, 2012](#)) ; avec les instrumentistes d'Appassionato, Mathieu HERZOG nous propose une approche totalement irrésistible, pleine de feu, de verve, d'audace, juste et renouvelée. Bravo maestro HERZOG.



Grande critique à venir, dans [le mag cd dvd livres de CLASSIQUENEWS](#), avec un probable « CLIC » de CLASSIQUENEWS, le jour de la sortie du cd, le 2 novembre 2018.

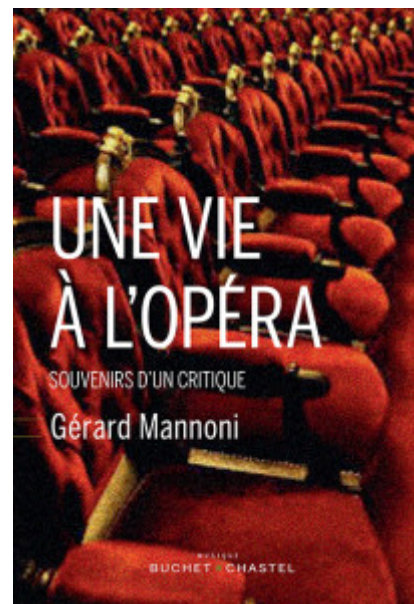


Illustrations : Mathieu Herzog © Remi Rièr / Appassionato

Livre, critique. Gérard

Mannoni : Une vie à l'opéra, souvenirs d'un critique (éditions Buchet-Chastel)

Livre, critique. Gérard Mannoni : Une vie à l'opéra, souvenirs d'un critique (éditions Buchet-Chastel). L'auteur rend compte de ses reportages, et sujets traités au fur et à mesure d'une carrière déroulée au contact des artistes à l'affiche, depuis le milieu des années 1940, jusqu'au début des années 2000 (terminant l'énoncé d'une vie bien artistiquement bien remplie à Tokyo et en évoquant à ses débuts alors, le phénomène Jonas Kaufmann)... ce sont les souvenirs d'un critique et envoyé spécial, salarié par divers medias de la presse écrite spécialisée (ou pas) pour couvrir les événements lyriques d'alors; au fil des pages (plus de 250 au total), se précisent dans les replis de la mémoire et après l'écoute de bandes d'entretiens enregistrés, conservées in extremis dans sa maison de campagne-, la personnalité des interprètes, surtout chanteurs d'opéra, qui pour certains, sont devenus des amis.



Gérard Mannoni raconte

L'opéra du XXè

Petites et grandes histoires de la lyricosphère

La sphère opératique se dévoile dans la diversité des corps de métiers engagés ; à travers surtout la vie en coulisses, préparation et répétitions, petites histoires et anecdotes qui s'inscrivent dans une mémoire saturée d'instantanés surtout mondains, parfois magiciens. La galerie de portraits est digne d'un roman picaresque tant les profils et les comportements sont variés ; tous révélateurs d'une réalité : la personnalité humaine contredit parfois l'impression entretenue par la personnalité artistique. Voyez par exemple la froideur distante d'une Schwarzkopf – hautaine et se rendant inaccessible – comme une divinité allemande ; tout l'inverse d'une **Montserrat Caballé**, autrement plus chaleureuse et simple, à un même niveau artistique : d'ailleurs, le portrait de la diva catalane pourrait être un hommage parfait depuis sa disparition le 6 octobre dernier (p 25).

Ainsi s'égrènent les petites histoires du milieu lyrique (et aussi chorégraphique, car l'auteur a suivi de nombreux ballets à l'Opéra de Paris). Maurice Béjart, Yvette Chauviré, Balanchine, Barychnikov, Cuevas et ses ballets ou Serge Lifar... alimentent la chronique des danseurs et des chorégraphes. Un milieu à peine moins croustillant.

Mais l'auteur maîtrise son sujet : l'art de la narration et des évocations calibrées, demeurent parfaitement rythmé. Le journaliste connaît bien son métier. Toujours il raconte une histoire et à travers, décrit une situation qui en dit long sur ses acteurs... On le suit ainsi à Bayreuth, à l'époque de

Wieland Wagner à la fin des années 1950, quand la Colline verte savait encore produire de superbes productions en particulier sur le plan vocal (Birgit Nilsson, Elisabeth Grümmer, Astrid Varnay,...) ; à Paris en 1958, pour le gala donné à l'Opéra par Maria Callas la Divine, alors au sommet d'une carrière surmédiatisée ; passent les divas devenues légendaires telles Tebaldi, Galina Vichnevskaja (qui habitait un superbe appartement parisien avec son époux Rostropovitch...) ; Régine Crespin, Germaine Lubin, la diva nazillarde ; et même une certaine Suzy Lefort, belle sœur du directeur de festival (Aix), Bernard : une dévoreuse délurée, tout à fait emblématique d'un certain milieu parisien tout à fait artificiel et sophistiqué pour lequel l'opéra est avant tout un faire valoir... mondain et politique. On sent alors une certaine émotion nostalgique à l'évocation de dîners d'après-première à l'Espace Cardin à Paris, où étaient présents Saint Laurent, Paloma Picasso et autres célébrités du gotha à connaître. Témoin sincère (ou affabulateur, mais alors dans une moindre mesure), l'auteur ressuscite tout un monde désormais perdu, qui et le temps de son activité, put éprouver l'illusion d'être éternel en accrochant les étoiles. Il nous reste pour le pire et le meilleur des vérités bien pesées, si révélatrices de la personnalité de certaines légendes lyriques du siècle passé (Fedora Barbieri et **Leonie Rysanek**, June Anderson et Jane Rhodes, surtout **Beverly Sills**, la plus grande colorature – avec Caballé, du XX^e : une mère attentive avant d'être une artiste déjà exceptionnelle...) ; tout cela ne s'invente pas mais a été vécu simplement. La preuve que la réalité dépasse souvent la fiction. A lire absolument.



Livre, critique. Gérard Mannoni : Une vie à l'opéra, souvenirs d'un critique (éditions **Buchet-Chastel**) – Format : 14 x 20,5 cm, 264 pages – prix indicatif : 20€ – ISBN 978-2-283-03076-9 – Parution : septembre 2018

CD événement. ADN BAROQUE (Alexandre / Vincent, 1 cd Klarthe records)

CD événement. ADN BAROQUE (Alexandre / Vincent, 1 cd Klarthe records). C'est une mise à nu, au sens propre comme au sens figuré : le chanteur pose nu sur le piano. Et délivre un chant brut mais millimétré comme un diseur dans le lied ou la mélodie française. En blanc et noir, en une approche « radiographique », les deux artistes régénèrent l'exercice du récital lyrique. Le travail se concentre sur le relief intime, le souffle, l'intonation et la projection du verbe... répond à ce souci du sens et de l'affect (un principe moteur dans l'esthétique baroque, en particulier à l'opéra dont sont extraits maintes séquences ici), le piano, complice privilégié pour cette exacerbation canalisée des passions humaines...

Les titres de chaque extrait sont parlants, porteurs d'un imaginaire psychologique désormais essentiel car il est ici vécu et joué de façon viscérale : « l'oubli, la célébration, l'ambition... l'effroi, la colère, l'abandon, les larmes, la liberté »... La palette est aussi large que l'implication des



deux interprètes profonde, parfois grave, toujours intense.

PIANO / VOIX SUPERLATIF

La réussite est totale car l'intelligence du programme, c'est à dire la succession des oeuvres proposées crée une dramaturgie qui saisit par l'intensité des climats intérieurs, la recherche permanente de ce que dit le texte, la volonté d'exprimer l'introspection et la charge émotionnelle de chaque air. C'est une traversée intime où chaque épisode doit sa « vérité » au choix des compositeurs : les plus grands du XVII^e (Monteverdi, Purcell...) et du XVIII^e européen (JS Bach, Haendel, Vivaldi...).

21 airs, 21 sentiments de l'âme... Belle idée en ouverture d'aborder le récital par l'indicible langueur de Monteverdi (« *Oblivion soave* » ... extrait de *L'Incoronazione di Poppea*) dont le contre ténor **Théophile Alexandre** exprime tout le vertige halluciné ; lui répond un piano littéralement hypnotique du très pictural **Guillaume Vincent** ... au toucher de rêve : quel régal dans des airs baroques où l'on pensait que seuls comptaient la virtuosité et le panache. Rien de tel ici tant la sincérité, l'intériorité, la précision feutrée sont éloquentes et remarquablement exprimées. On souhaiterait écouter le pianiste dans un récital seul chez Rameau ou Scarlatti...

Ecoutez ainsi comment le clavier installe un climat de balancement onirique, à la scansion taillée comme un diamant, à la fois percussif mais tendre (nouvel oxymore... notion qu'apprécient les initiateurs de ce programme) pour l'air de l'hiver de **Purcell** (« **cold song** » / renommé « **l'effroi** » – **plage 6**) ; même franche émission et naturel vocal réjouissant, et d'une belle complicité dans le meilleur duo lyrique à notre avis (avec la soprano **Marion Tassou**), épisode « Les larmes » : « *son nata a lagrimar* » de Haendel, où les deux timbres s'enlacent et se répondent en une déploration aérienne,



pudique et sobre.

Tout le programme relève dans le chant, de ce souci de la nuance et de l'émission, sublimé par un piano constamment enivrant.

EN CONCERT

Les amateurs de cette relecture rafraîchissante du Baroque lyrique le plus connu, retrouveront les deux artistes en tournée. Premières dates à Paris, Athénée, les 22 et 23 octobre 2018.

CD événement. ADN BAROQUE (Alexandre / Vincent, 1 cd [Klarthe records](#)) – durée : 1h13mn – enregistrement réalisé à Paris

Programme / track listing

1. L'OUBLI I OBLIVION SOAVE, MONTEVERDI
2. LA CÉLÉBRATION I STRIKE THE VIOL, PURCELL
3. L'AMBITION I SARÒ QUAL VENTO, HAENDEL
4. L'ESPOIR I ALTO GIOVE, PORPORA
5. LE DÉSIR I PUR TI MIRO*, MONTEVERDI
6. L'EFFROI I COLD SONG, PURCELL
7. LA COLÈRE I GEMO IN UN PUNTO, VIVALDI
8. L'EMPATHIE I EJA MATER, VIVALDI
9. LA CANDEUR I LES SAUVAGES*, RAMEAU
10. LES TOURMENTS I AGITATA INFIDO FLATU, VIVALDI
11. LA FOI I CUM DEDERIT, VIVALDI
12. LES REGRETS I ERBARM DICH, BACH
13. LE PLAISIR I ONE CHARMING NIGHT, PURCELL
14. LA FIERTÉ I DOMERÒ LA TUA FIEREZZA, HAENDEL
15. LE JEU I PLACIDETTI ZEFFIRETTI**, PORPORA
16. LA LÉGÈRETÉ I PLACIDETTI ZEFFIRETTI***, PORPORA

17. LE DOUTE I IF LOVE'S A SWEET PASSION, PURCELL
18. LA VENGEANCE I OMBRA CARA, HAENDEL
19. LES LARMES I SON NATA A LAGRIMAR**, HAENDEL
20. L'ABANDON I DITE OHIMÈ, VIVALDI
21. LA LIBERTÉ I LASCIA CH'IO PIANGA, HAENDEL

VOIR le TEASER vidéo ADN BAROQUE :

CD, coffret événement, annonce. THE ASIAN TOUR : Berliner Philharmoniker / Rattle (nov 2017 – 5 SACD, 1 Blu ray)

CD, coffret événement, annonce.
**THE ASIAN TOUR : Berliner
Philharmoniker / Rattle (nov
2017 – 5 SACD, 1 Blu ray).** Voici
le coffret événement par
excellence, tant par le luxe de
son édition que la qualité des
témoignages musicaux et les

compléments proposés (1 vidéo blu ray / 1 documentaire **The
Berliner Philharmoniker en Asie**, journal de la tournée, un
livret richement éditorialisé comprenant de nombreux articles
sur l'orchestre et le chef, ainsi qu'un carnet photographique
témoignant des séquences artistiques et humaines vécues
pendant la tournée). La dernière tournée en Asie de
l'orchestre berlinois sous la direction de **Simon Rattle** (à la



fin de son mandat comme directeur musical, avant l'arrivée de Kiril Petrenko son successeur à partir de septembre 2018). Au centre des programmes, les deux derniers concerts ainsi joués en Asie, à Tokyo (Japon, Suntory Hall, en novembre 2017)... Au programme, symphonies de Brahms (n°4) et Rachmaninov (n°3), Petrouchka de Stravinsky, Don Juan de R Strauss (une partition jouée il y a 60 ans déjà, depuis sa première performance avec l'Orchestre sous la direction de Karajan), en complément, la collaboration de deux pianistes asiatiques de la nouvelle génération, déjà reconnus à juste titre, le coréen **Seong-Jin CHO** et la chinoise **Yuja WANG** (dans les Concertos pour piano de Bartók et Ravel).

BAIN DE SYMPHONISME BERLINOIS





L'éclectisme des programmes défendus révèle l'approche et les choix de répertoire défendus par Rattle pendant sa direction à la tête de l'Orchestre : contrastée, offrant une vision sur l'écriture contemporaine (*Choros Chordon* du compositeur coréen Unsuk CHIN), comme des parallèles éloquents sur le plan chronologique et esthétique (ici, Petruchka et la Symphonie n°3 de Rachmaninov sont contemporaines)...

Coffret paru en mai 2018. Élu « **CLIC** » de **CLASSIQUENEWS** de l'automne 2018. Prochaine grande critique dans le mag cd livres dvd de CLASSIQUENEWS.COM

CD, coffret événement. THE ASIAN TOUR : Berliner Philharmoniker / Rattle (nov 2017 – 5 SACD, 1 Blu ray).

Photos : Berliner Philharmoniker / Seong Jin CHO © M Rittershaus

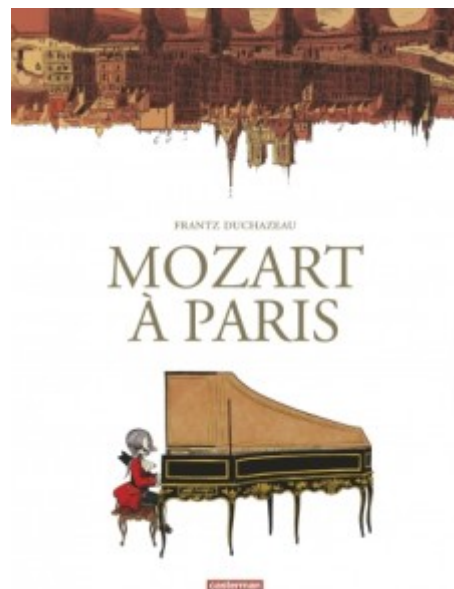
BD, événement, annonce.

Frantz Duchazeau : Mozart à Paris... (Casterman)

BD, événement, annonce. Frantz Duchazeau : Mozart à Paris... (Casterman). Quand le jeune prodige rencontre la ville des Lumières. Wolfgang Amadeus Mozart... le nom est célèbre et universel. Wolfgang incarne malgré son jeune âge et sa mort précoce, le génie musical à l'état pur. Doué en tout : concertos, sonates, symphonie et musique de chambre (trios, quatuor, quintette, etc...), oratorios et bien sûr, opéra (comédie et séries...).

Pourtant quand il arrive en France, il est à peine célébré à sa juste valeur. Un rv manqué que raconte cette formidable BD, au scénario historiquement scrupuleux et au dessin réjouissant.

A 22 ans, Wolfgang s'émancipe, cesse le service du Prince Archevêque Coloredo qui ne comprend pas son talent ; il quitte Sazlbourg (et sa famille, en particulier son père trop présent et autoritaire). Wolfgang devient Mozart et rejoint PARIS en 1778. Sa facilité, son humour, plutôt que de susciter l'enthousiasme général et l'admiration de ses confrères parisiens, provoquent jalousie et détestation. L'Auteur et dessinateur Frantz Duchazeau lève le voile sur cet épisode méconnu, où la France a raté une belle occasion de célébrer le génie du plus grand musicien des Lumières et de tous les temps. Critique à venir dans [le mag cd dvd livre de CLASSIQUENEWS](#)



BD, événement, annonce. Frantz Duchazeau : Mozart à Paris. Paru le 26 septembre 2018. Prix indicatif : 18,95 € – 96 pages – 24.1 x 32.1 cm – Couleur – Relié – ISBN : 9782203147171 – EAN : 9782203147171

DÉTAILS DE L'OUVRAGE (feuilleter quelques pages de l'album Mozart à Paris) sur [le site des éditions CASTERMAN](https://www.casterman.com/Bande-dessinee/Catalogue/albums/mozart-a-paris) :

<https://www.casterman.com/Bande-dessinee/Catalogue/albums/mozart-a-paris>

CD, critique. JONAS KAUFMANN : AN ITALIAN NIGHT (1 cd SONY classical, 2018)



CD, critique. JONAS KAUFMANN : AN ITALIAN NIGHT (1 cd SONY classical, 2018). Timbre d'airain, contrôlé sur toute la tessiture, avec ce medium désormais presque barytonant (en particulier dans Cielo e mar de La Gioconda de Ponchielli, abordé avec une couleur fauve et sombre d'une irrépressible langueur blessée radicale), ... la prestation vocale du bavarois **Jonas Kaufmann** répond à nos attentes. Saluons cette ivresse éperdue des héros marqués par le destin, promis à vivre les élans extatiques amoureux d'une irrépressible passion... De toute évidence Jonas Kaufmann affirme ici dans cet exercice de plein air et immergé parmi un public très nombreux, qui l'acclame à chaque passage vers l'aigu en général très bien négocié. La présence des spectateurs dans le théâtre à ciel

ouvert de la Waldbühne de Berlin conditionne tout le dispositif d'un spectacle qui évidemment heurtera les plus pointus, habitués, nantis des salles fermées de l'opéra.

Mais le genre a besoin de ses grandes messes populaires et très grand public, pour renforcer ce lien vital entre un artiste et son public, pour régénérer aussi l'opéra qui sans cela, serait réservé à une poignée de pseudo spécialistes arrogants et constipés.

D'où la valeur de ce type d'expérience qui a toute sa place aujourd'hui. D'ailleurs, Jonas Kaufmann n'invente rien : avant lui, le légendaire Luciano Pavarotti savait élargir l'horizon lyrique, métissant ses récitals en mêlant les genres et les catégories. Et cela ne bouleverse personne. Et le succès fut au rendez-vous.

Kaufmann prolonge donc un exercice qui se cultive en marge du lyrique en salle (et avec mise en scène), sans empiéter sur ses frontières.

Après ce Ponchielli solistique d'un lyrisme embrasé a voce sola, voici tout un cycle théâtral, extrait de la dramaturgie la plus tendue, âpre de Cavalleria Rusticana de Mascagni, opposant Santuzza et Turiddu, ex amants ici affrontés



car elle ne l'aime plus désormais, ce qu'il n'accepte pas : un duo mordant, félin là encore, qui se termine comme chez Bizet (Carmen) par l'assassinat de la jeune femme : pour exprimer toutes les nuances de cette passion refroidie qui pourtant suscite la colère hallucinée du ténor, Jonas Kaufmann invite le mezzo onctueux et charnel de la diva [Anita Rachvelishvili, cantatrice qui a précédemment réalisé un passionnant et inégal récital chez le même éditeur](#). Les 3 seynettes ainsi restituées, rappellent combien le vérisme est une écriture chambriste qui met en lumière les affects les plus enfouies des protagonistes, en général comme ici, des amants éprouvés,

détruits (Turiddu) ou exacerbés, volontaires, libertaires (Santuzza). Bel épisode de tragédie amoureuse dont Mascagni a le génie et que servent avec une passion mesurée les deux chanteurs présents à la Waldbuhne de Berlin.

Evidemment, hors de la scène d'un théâtre, et ici en plein air, on demande des chanteurs de se dépasser, d'oser une nouvelle palette de sentiments qui se projettent vers le public massé en foule compacte... le dernier épisode qui commence par le solo *Mamma, quel vino è genero*, affirme la qualité du timbre de Kaufmann, brûlé, dévasté, avec ces richesses harmoniques dont il seul aujourd'hui à posséder l'intensité musicale. Aucun ténor n'atteint tel prodige expressif : **écoutez l'air 14 : « Parla più piano »**, version du Parrain par Nino Rota, énoncé avec une finesse d'intonation d'une ... diseur acteur de premier plan. Bluffant.

Ensuite suivent plusieurs tubes et standards déjà enregistrés dans son précédent récital *Dolce vita*, de quoi illustrer et coller à sujet de la thématique de la soirée : An italien evening / une soirée italienne. Et de passion comme d'italianità, le ténor n'en manque pas (comme Anita dans le célébrissime air Caruso de Lucio Dalla).

Chacun mesurera leur latinité passionnelle, – la faculté du ténor en crooner et séducteur rugissant, envoûtant, captivant..., son charisme halluciné, fauve là encore, aux couleurs souvent très sombres : se succèdent parfois sirupeuses les mélodies de Ernesto de Curtis, Giovanni d'Anzi, Nino Rota... Avouons que dans ces terres pas vraiment lyriques, mais qui mettent en lumière une voix taillée pour l'incarnation la plus pathétique, voire théâtrale, – qui sait – heureusement demeurée musicale, sensible, presque subtile;, la reprise de l'inusable **VOLARE de Domenico Modugno**, avec la soprano Rachvelishvili, est piloté avec tact et finesse : un très beau duo, tout en complicité, et en empathie avec le public.



Et pour finir, le sublime *Nessun dorma* chanté par le prince Calaf dans Turandot de Puccini conclut cette soirée grand public sous la voûte berlinoise du théâtre en plein air de la Waldbühne. Le charme opère, grâce à la généreuse musicalité du plus grand ténor actuel.

Jochen Rieder pilote le Rundfunk-Sinfonieorchester Berlin, avec efficacité. Et oeillades, effets de manche... car ici, exercice oblige, c'est la démonstration et la théâtralité qui comptent essentiellement. Les puristes évidemment crieront au blasphème. Mais cela fonctionne. Indéniablement.

Programme :

« Cielo e mar », La Gioconda, Ponchielli
« Tu qui, Santuzza », Cavalleria Rusticana, Mascagni
« Mamma, quel vino e generoso », Cavalleria Rusticana,
Mascagni
« Ti voglio tanto bene »
« Voglio vivere così »
« Mattinata »
« Rondine al nido »
« Caruso »
« Parlami d'amore, Mariù »
« Tornar a Surriento »
« Il Canto »
« Non ti scordar di me »
« Parla piu piano »
« Un amore così grande »
« Musica proibita »
« Passione »
« Catari, Catari »
« Volare »
« Nessun dorma », Turandot (Puccini)

Jonas Kaufmann, ténor

Avec Anita Rachvelishvili, mezzo-soprano

Rundfunk-Sinfonieorchester Berlin

Jochen Rieder, direction

Enregistré au Waldbühne Berlin le 13 juillet 2018

CD Sony Classical 19075879332